

LES ARTS MARTIAUX DANS L'OMBRE DU MILITARISME NIPPON



Entraînement scolaire au ken-jutsu (1943)

Les arts martiaux japonais dits « modernes », judo, aïkido, kendo, et karaté en ce qui concerne son « esprit », sont fréquemment associés à la culture martiale des samouraïs, eux-mêmes magnifiés comme des combattants hors pairs et des parangons des vertus chevaleresques. La vérité est bien plus prosaïque comme le révèlent les études académiques consacrées à cette curieuse caste de fonctionnaires rentiers affublés de sabres attestant plus de leur rang social que d'une éventuelle habileté à l'escrime. Pour impressionnantes que soient les techniques ritualisées des écoles anciennes de combat aux armes blanches ou à mains nues remontant au Japon ancien (*koryū*), il faut rappeler ici que cette culture martiale s'inscrit paradoxalement dans la longue période de paix instaurée par le shogunat Tokugawa de 1603 à 1868. Durant ces deux siècles et demi, il y eut donc peu d'occasion de les tester sur le terrain, duels et vendettas étant par ailleurs limités par le pouvoir shogunal. L'hypnose cinématographique – le samouraï comme combattant invincible, etc. – n'a fait que relayer l'imaginaire qui accompagna la diffusion des arts martiaux hors de l'archipel, les premiers écrits consacrés à ces activités exotiques trahissant une fascination avant tout liée au statut particulier acquis par le Japon au tournant du XXe siècle. En effet, il fut le seul pays « non-Blanc » à rejoindre, par une spectaculaire démonstration de force militaire contre la Russie en 1905, le club fermé des grandes puissances. Se faisant, l'empire du Soleil levant se hissa au-dessus de tous les peuples de l'Asie, développant un complexe de supériorité relevant d'un suprémacisme racial qui allait finir par s'imposer avec une brutalité inouïe au cours de la Seconde Guerre mondiale. Comme nous allons le voir, derrière un mysticisme emprunt de zen, se profile l'idéologie d'une société entièrement militarisée qui fut, quoi qu'en dise, la véritable matrice des arts martiaux modernes, de leur codes, de leur sens de la discipline et de ce « mental » qui les caractérisent.

La Seconde Guerre mondiale a commencé en Chine

Il y a peu, le gouvernement chinois célébrait le quatre-vingtième anniversaire de la victoire de la guerre de résistance contre l'agression japonaise avec une parade militaire impressionnante qui fit grincer les dents en Occident. Pourtant, loin d'être la manifestation d'une volonté hégémonique ou d'un quelconque bellicisme, il s'agissait surtout pour la Chine d'affirmer que la page du « siècle de l'humiliation » était définitivement tournée. Désormais, aucun pays étranger ne pourrait plus se permettre de violer impunément ses frontières pour la soumettre à l'occupation militaire et au pillage, ce qui commença par l'empire britannique en 1842, avec la première guerre de l'opium, et

s’acheva en 1945 avec la capitulation de l’empire du Soleil levant. Et puis il faut rappeler ce que repré-senta la Seconde Guerre mondiale pour le peuple chinois : 20 millions de morts et 100 millions de personnes déplacées cela au terme d’une guerre qui commença en 1931 avec l’occupation japonaise de la Mandchourie et se généralisa en 1937 avec l’invasion du pays puis la bataille de Shanghai (13 août-26 novembre) _ théâtre des premiers bombardements aériens de grande ampleur _ qui fut immédiatement suivie par la conquête de la capitale chinoise, Nankin. Surpris par la résistance que leur avaient opposé les Chinois, les envahisseurs nippons y perpétrèrent un abominable massacre au cours duquel les pires exactions furent commises non seulement sur les soldats prisonniers, exécutés en masse de toutes les façons imaginables en violation des lois internationales, mais aussi sur les civils soumis aux caprices d’une soldatesque qui se livra entre décembre 1937 et février 1938 à une véritable orgie de viols et de meurtres¹. Un autre exemple tristement fameux de cette barbarie pleinement assumée par l’armée de l’empereur est celui de l’Unité 731 implantée dans l’actuelle province du Heilongjiang, en Chine du Nord-Est. Celle-ci et ses succursales testèrent des armes bactériologiques sur la paysannerie chinoise provoquant des centaines de milliers de victimes... La contamination volontaire de populations civiles ou de prisonniers ne fut pas le seul crime perpétré au sein de cette sinistre unité où des milliers de cobayes humains, assimilés à des « bûches de bois » (*maruta*), furent soumis à des expérimentations atroces². Ainsi, je n’ai pas été surpris en lisant encore récemment dans un ouvrage écrit par un expert de karaté qu’on y aurait procédé à des recherches sur les points vitaux du corps humains en les testant *in vivo*³. L’histoire était déjà bien connue dans les milieux spécialisés, où elle avait notamment été colportée par Henry Plée, pionnier du karaté français qui fit connaître au public européen les travaux de Seiko Fujita (1898-1966), spécialiste de ces techniques létales. Même si rien ne vient confirmer ces allégations, qui paraissent fasciner un certain public, elles laissent néanmoins entrevoir le côté sombre des arts martiaux développés dans ce contexte belliqueux.



Seiko Fujita



Vue aérienne de l’Unité 731

Une psychopathie organisée

Dans son remarquable ouvrage, *L’armée de l’empereur, Violences et crimes du Japon en guerre, 1937-1945* (Armand Colin, 2007), Jean-Louis Margolin rapporte que certains officiers adeptes du maniement du katana, le sabre emblématique du samouraï, réclamaient des prisonniers pour les découper en guise d’exercice⁴. On sait que les Japonais furent mis en difficulté face à des soldats-paysans chinois qui, sous équipés, en étaient réduits à brandir leurs propres sabres ancestraux

1 Le fait que l’historiographie occidentale fait commencer la Seconde Guerre mondiale en 1939 est une malheureuse manifestation d’ethnocentrisme, à moins bien sûr de considérer que le « monde » se limitait alors aux zones occupées par les populations d’origine européenne.

2 Shiro Ishii (1892-1959), qui dirigeait l’Unité 731, bénéficia après la guerre de l’immunité accordée par le général Douglas MacArthur en échange de son expertise « scientifique ».

3 Cf. Stéphane Fauchard et William Malnati, *L’utilisation des points vitaux en combat, guide pratique*, Budo Éditions, 2022.

4 Jean-Louis Margolin, opus cité, page 222.

(*dacao*) fabriqués à la va-vite dans des rails de chemin de fer⁵. En fait, la maestria des maîtres du *ken-jutsu* (art du sabre) se limita le plus souvent à occire de pauvres hères, l'exploit consistant à faire tomber le plus de têtes possible comme en témoigne le tristement célèbre concours de décapitations auquel se livrèrent deux officiers japonais à Nankin et qui fut couvert avec enthousiasme par la presse japonaise⁶. Bien que celle-ci présenta ces exécutions comme des combats héroïques, lors de son procès l'un des protagonistes reconnut que la plupart de ses victimes étaient bien dans l'incapacité de se défendre... Un autre militaire-bourreau fit quant à lui cette confidence révélatrice d'un total détachement : « *Je ne ressentais ni colère, ni excitation. Je maintenais mon équilibre mental, même à la vue du sang versé* »⁷, un état d'esprit sur lequel nous reviendrons. Ce qui est frappant dans les exactions de l'armée impériale c'est qu'elles furent générales, le cas chinois étant loin de faire exception. En fait, partout où les soldats de l'empereur mirent les pieds, en Asie du Sud-Est, en Mélanésie ou encore dans les îles du Pacifique, ce fut pour laisser derrière elle un sillon sanglant, l'ampleur des crimes nippons relevant de ce que l'on pourrait qualifier de « psychopathie organisée ». Partout ce fut la même litanie : destructions, pillages, massacres, raps, viols et prostitution de la population féminine (*ianfu* : « femmes de réconfort »), néo-esclavagisme (*romusha* : travailleurs forcés), accaparement des ressources réduisant les populations locales à la famine, marches de la mort, en bref une application à grande échelle de la doctrine du *sanko* (« trois-tout ») originellement appliquée dans la lutte contre la guérilla chinoise, autrement dit, tout tuer, tout brûler, tout détruire... Tels furent sur le terrain les effets de la militarisation totale d'une société vouée au culte fanatique d'un empereur divinisé et dont l'idéologie guerrière proclamait un mépris de la vie humaine à commencer par celle des Japonais eux-mêmes poussés à se sacrifier pour l'État. Dépositaires supposés de l'esprit du *bushido*, détenteurs de techniques mortelles, athlètes démontrant la puissance du « mental », les experts des arts martiaux furent évidemment en première ligne. Ainsi, par exemple, et malgré sa légende dorée qui le présente comme un apôtre de la paix, le fondateur de l'aïkido, Morihei Ueshiba, adhéra avec conviction à l'idéologie impériale pendant toute la durée de la guerre entretenant d'étroits rapports avec des factions ultranationalistes criminelles et enseignant lui-même dans certaines institutions militaires ainsi qu'à l'école d'espionnage Nakano où œuvra également Seiko Fujita. Ce même arrière-plan se retrouve chez bon nombre de grandes figures des arts martiaux nippons tel le grand maître So Doshin (Nakano Michiomi, 1911-1980), créateur du Shorinji kenpo et membre durant la guerre de la société du Dragon noir (*Kokuryūkai*), groupe d'extrême droite paramilitaire fondé en 1901. Seul le grand éducateur et fondateur du judo, Jigoro Kano, semble avoir pris ses distances avec la dérive militariste de l'empire⁸.



Les deux coupeurs de têtes de Nankin célébrés par la presse japonaise avec leurs macabres scores : 106 contre 105.

5 Voir dans le site mon article *Dacao, l'épopée du grand sabre*.

6 Ces « exploits héroïques » furent rapportés dans les quotidiens à grand tirage *Osaka mainichi shinbun* et *Tokyo nichi nichi shinbun*. On y apprend que l'un des officiers, Mukai Toshiaki était troisième dan de kendo et qu'il utilisa un sabre « précieux » hérité de ses ancêtres samouraïs.

7 Jean-Louis Margolin, opus cité, page 223.

8 La biographie par ailleurs exhaustive de Michel Mazac (*Jigoro Kano, père du judo*, Budo Éditions, 2006) néglige malheureusement l'approfondissement de cette question. Signalons l'existence d'une théorie attribuant la mort de Kano, survenue en 1938 alors qu'il rentrait du Caire sur un paquebot, à un empoisonnement.



Karaté dans la cour du château de Shuri (1938)

Bataillons scolaires et karaté

Si la restauration de Meiji (1868) tourna résolument le dos au monde des samouraïs _ ceux-ci furent taillés en pièces par une armée de conscrits pour la plupart issus de la paysannerie (rébellion de Satsuma, 1877) _ les nationalistes du nouveau Japon n'en revendiquèrent pas moins l'héritage du *bushido*, fétichisant certains aspects de celui-ci tels que le suicide rituel (*seppuku*) ou des ouvrages obscurs comme le *Hagakure*⁹ _ sorti de l'oubli au début du XXe siècle _ et le *Traité des cinq roues* écrit par le plus célèbre maître de sabre japonais de tous les temps, Miyamoto Musashi (1584-1645). Si l'on considère ces deux best-sellers parmi les aficionados des arts martiaux, nous constatons qu'ils traduisent, pour ce dernier, un esprit de compétition tourné vers la victoire à tout prix, et en ce qui concerne le *Hagakure*, une fascination pour la mort, la plus haute valeur morale selon son auteur consistant à servir son seigneur comme si l'on était déjà passé de vie à trépas ! Dans tout cela on ne trouve guère d'esprit chevaleresque comme le montre la biographie de Musashi, sa quête de prestige martial l'ayant, par exemple, conduit à trancher la tête d'un enfant de douze ans représentant d'une importante famille d'escrimeurs¹⁰. Cette littérature martiale, qui ne suscitait guère d'intérêt à la fin de la période Tokugawa, commença à se diffuser alors que l'empire du Soleil levant avait achevé de moderniser son armée sur le modèle occidental. Ainsi, dès l'année 1867 une mission militaire française arriva au Japon pour organiser l'armée du shogun¹¹. Deux autres missions (de 1872 à 1880, puis à partir de 1887 pour cinq ans), cette fois-ci au service de l'empereur, accompagnèrent la refonte radicale du système éducatif avec, pour ce qui nous intéresse ici, l'introduction du système d'entraînement militaire développé par l'École Normale de gymnastique de Joinville dans lequel on trouvait des exercices martiaux pratiqués en formation telle que la boxe française « à quatre côtés », autrement dit des katas exécutés de façon synchrone en obéissant aux ordres d'un meneur¹². En fait, on sait que le père du karaté, le maître Anko Itosu d'Okinawa (décédé en 1915), et son assistant Yabu Kentsu (1866-1937), un officier de la nouvelle armée japonaise, sont à l'origine de la ritualisation actuelle des cours de cette discipline qui, loin d'être « traditionnelle », s'inspire elle-même de la culture physique occidentale (échauffement, exercices basiques, pratique de groupe rythmée par des commandements) ainsi que de l'instruction militaire notamment prodiguée par les Français (alignement des élèves selon leur rang, obéissance envers l'instructeur avec assentiment sonore : *osu!*). Curieusement, les codificateurs du karaté moderne semblent s'être inspirés des bataillons scolaires à l'imitation de ce qui se fit dans la France de Jules Ferry de 1882 à 1892. Si l'armée française fut très critique sur cette militarisation de l'école publique promue par un ancien communard, Aristide Rey, le maître Itosu présenta quant à

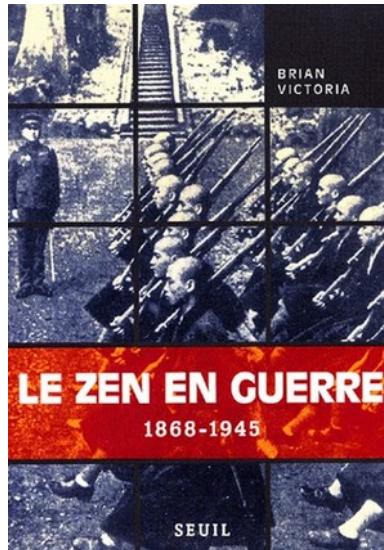
9 Cet ouvrage fut dicté par le samouraï Yamamoto Tsunemoto (1659-1719).

10 Il s'agit de Yoshioka Matashichiro tué au terme d'une vendetta qui déclasse définitivement cette école familiale d'escrime. Le sens du combat loyal était également absent parmi les membres du clan Yoshioka qui, selon la légende, avaient prévu de faire tomber Musashi dans un guet-apens. Ce dernier les aurait devancé en trucidant le gamin par surprise.

11 Parmi eux se trouvait le lieutenant Jules Brunet (1838-1911) qui, de par son engagement auprès du shogun, inspira le personnage fantaisiste du film *Le Dernier samouraï* (Edward Zwick, 2003).

12 Cf. Jean-François Loudcher et Christian Faurillon, *The influence of French gymnastics and military French boxing on the creation of modern karate* (1867-1914) <https://mas.cardiffuniversitypress.org/articles/abstract/10.18573/mas.135/>

lui l'instauration du karaté scolaire comme un grand bénéfice pour la nation et l'armée¹³. Ainsi une des premières démonstration de karaté de grande ampleur fut celle des élèves du lycée de Shuri qui eut lieu à Okinawa¹⁴ en 1910. Après cette date, cet art martial d'origine chinoise ne cessa de se japoniser, notamment en intégrant le discours sur le *bushido*, jusqu'à donner le sport que nous connaissons aujourd'hui. Toutefois, pendant la guerre et malgré son enracinement précoce dans le système éducatif¹⁵, il fut perçu tant par le public que par bon nombre de ses adeptes, comme un « art de tuer »¹⁶.



La couverture de l'édition française du livre de Brian Victoria avec ses moines bouddhistes défilant fusil à l'épaule

La grande guerre sainte de l'empire du Soleil levant

Pendant l'expansion impérialiste du Japon, les sujets de l'empereur furent poussés à mener une guerre sainte contre leur propre ego, chacun devant se sentir débiteur de sa vie. Le cas bien connu du soldat Hori Onoda, qui continua de combattre jusqu'en 1974 caché au fin fond d'une jungle des îles Philippines, est révélateur d'un esprit sacrificiel entièrement voué à la gloire du Japon. Si, d'un point de vue survivaliste, l'exploit de cet officier est incontestable, son entêtement révèle l'ampleur de l'endoctrinement auquel la population japonaise fut soumise sans que l'on puisse incriminer, comme pour les fascismes européens, un leader charismatique ou une quelconque organisation politique. Pour Onoda et ses semblables (plus d'une centaine dans tout le Pacifique !) il était inconcevable que l'empire divin perde la guerre ou que les Japonais acceptent de survivre à une défaite. Le discours de Hirohito le 15 août 1945 laissa la population japonaise, soumise à de terrifiantes campagnes de bombardements, complètement abasourdie. De la même façon que l'adhésion à la guerre avait été quasi-générale, le nouveau Japon démocratique se lança avec une ardeur comparable dans la compétition économique. On délaissa la vareuse militaire pour endosser le costume du « salaryman » et se dévouer entièrement à l'entreprise, éventuellement en mourant au travail (*karoshi*). Il est difficile de comprendre comment tout un peuple put à ce point faire consensus autour d'une mythologie faisant d'un personnage falot, présenté comme un descendant de la déesse Amaterasu, la clé de voûte d'un système mystico-politique (*hakko-ichyu* : « la réunion des huit coins du monde sous un toit unique », autrement dit l'unification de l'Asie sous l'autorité de la famille impériale et de son armée) qui allait justifier les conquêtes japonaises et son cortège de crimes. Dans la continuité de la restauration Meiji, le Japon moderne se militarisa en réinventant sa

13 Dernier des *Dix préceptes du karaté* (*Tode jukun*) écrit par Anko Itosu en 1908.

14 Okinawa, berceau du karaté nippon, est l'île principale de l'archipel Ryukyu annexé en 1879.

15 Au Japon, le karaté se diffusa notamment au sein des universités.

16 Cette perception accompagna la diffusion du karaté en Occident comme en témoignent ces propos du maître Tetsuji Murakami, qui enseigna en France de 1957 jusqu'à sa mort en 1987 : « C'est un art d'activité, de violence, c'est l'art de tuer à mains nues, mais pour vraiment comprendre ce que c'est, il faut se détacher des préjugés, des concepts, des mots et alors on découvre le grand secret du karaté : l'art de se tuer. Le karatéka doit gagner contre lui-même : son corps, ses sentiments. Il doit d'abord « casser » son propre corps, lui ôter toute résistance, puis le modeler, le former. Il faut un entraînement extrêmement dur ». (Propos recueillis par Roberto Ferretti et publiés en 1973 dans le magazine *Scienza et Ignoto* sous le titre évocateur *Karaté : l'art de tuer*).

tradition entre *bushido* et shinto d'État, les arts martiaux modernes s'inscrivant pleinement dans ce processus. Pour vider les consciences, il y eut le zen qui s'investit lui-même sur le champ de bataille. Qu'il s'agisse de D. T. Suzuki, grand vulgarisateur du zen à l'époque de la contre-culture, des grands représentants du bouddhisme japonais pendant la guerre ou encore de Kodo Sawaki, le maître du pionnier du zen européen Deshimaru Taisen (1914-1982), tous justifièrent d'une façon ou d'une autre l'usage de la violence et l'instrumentalisation de la méditation assise (*zazen*) dans le but de faire tomber les obstacles au sacrifice de soi¹⁷. Dans son livre *Le zen en guerre, 1868-1945* (Éditions du Seuil, 2001) Brian Victoria, lui-même moine Soto et universitaire spécialisé dans les études bouddhiques, dresse le terrible bilan de l'histoire récente de sa propre religion. La pratique du zen, proposée hier aux militaires et aujourd'hui aux cadres d'entreprises, est souvent présentée comme étant indissociable des arts martiaux comme en témoignent les textes de D.T. Suzuki établissant des liens entre zen, *bushido* et art du sabre, celui-ci pouvant avoir, selon l'érudit bouddhiste, une fonction de miséricorde tout en ôtant la vie... Des maîtres du karaté japonais « traditionnel », tel Shosin Nagamine (1907-1997), affirment de même que leur art et le zen ne font qu'un (*ken zen ichi nyō*). Au vu de tout ce qui précède, il est légitime de s'interroger sur la fonction des arts martiaux et du *zazen* durant la guerre, cette quête conjointe de maîtrise du corps et d'anéantissement de l'ego semblant avoir alors moins visé une hypothétique illumination spirituelle ou une quelconque harmonie qu'un renforcement de l'esprit de combattants incités à sacrifier leur vie voire à perpétrer des actes insoutenables. Un utilitarisme qui semble avoir laissé des traces profondes dans certains milieux du *budo* dont « l'esprit » proclamé peut laisser entrevoir les stigmates d'une militarisation à outrance : ascèse mentale et corporelle, refus de toute complaisance envers soi, mépris de la faiblesse, obéissance inconditionnelle à la hiérarchie et soumission aux aînés¹⁸. Après la guerre, les autorités d'occupation américaines au Japon autorisèrent rapidement le retour à la pratique des arts martiaux, leur promotion insistant sur leur caractère traditionnel et leur dimension « philosophique » tout en occultant l'idéologie militariste sous-jacente et l'implication de leurs représentants dans une guerre qui fut hors limites. Mais il s'agissait désormais pour les États-Unis de faire de son nouvel allié une tête de pont de la politique de guerre froide contre l'URSS et la Chine communiste, guerre qui, par d'autres moyens, se poursuit encore aujourd'hui comme l'atteste la permanence de discours agressifs parmi les factions nationalistes japonaises¹⁹.

José Carmona

www.shenjiying.com



Encadrement militaire des enfants (1916)

17 Kodo Sawaki pouvait ainsi déclarer que « faire l'abandon de son corps sous le drapeau militaire relève de la véritable abnégation » (Brian Victoria, *Le zen en guerre, 1868-1945*, Éditions du Seuil, 2001, page 72).

18 Cette soumission fut un des mécanismes des atrocités perpétrées par les soldats, la résistance face à l'assassinat ou au viol d'un être sans défense étant assimilée à un manque de loyauté et bien sûr, de virilité.

19 Pour l'actualité récente, signalons le négationnisme assumé de Sanae Takaichi nouvelle première ministre du Japon. Celle-ci est favorable à une augmentation massive des dépenses militaires, arguant d'une « menace » représentée par la Chine. Elle est également en faveur d'une reconnaissance officielle du sanctuaire shinto de Yasukuni (arrondissement de Chiyoda Tokyo) qui rend hommage aux deux millions Japonais qui ont donné leur vie au nom de l'empereur parmi lesquels figurent 1068 criminels de guerre de classe B et 14 de classe A.